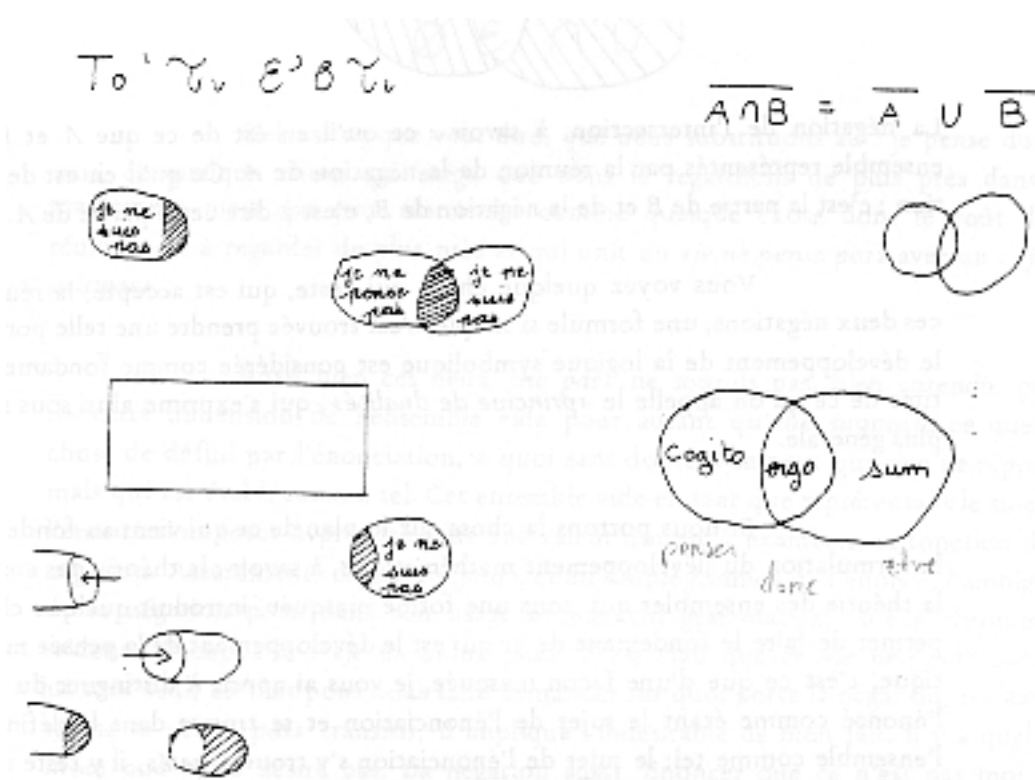


séminaire XVI- La logique du fantasme. 1966-1967

version rue CB

11 janvier 1967

[note](#)



(p67->) L'opération aliénation si vous vous rappelez, sous la forme d'un

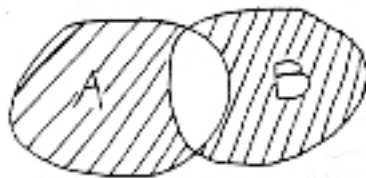
choix forcé où elle s'image de porter sur une alternative qui se solde par un manque essentiel, du moins vous ai-je énoncé, que cette forme je la reprendrai à propos de l'alternative où je traduis le *cogito* cartésien et qui est celle-ci : ou je ne pense pas ou je ne suis pas.

Cette transformation, un logicien formé à la logique symbolique, la reconnaitra cette formule mise au jour de ce registre symbolique, pour la première fois par Morgan au milieu du siècle dernier. Elle présenterait une véritable découverte qui n'avait jamais été mise au jour sous cette forme, et s'exprimait d'abord ainsi : que dans le rapport propositionnel qui consiste dans la conjonction de deux propositions ; ce qu'exprime à Droite la conjonction de A et de B, si vous le niez en tant que conjonction. si vous dites qu'il n'est pas vrai par exemple, que A et B soient ensemble, *tenable*, ceci équivaut à la réunion, et veut dire autre chose que l'intersection.

L'intersection c'est : si vous imagez le champ de chacune de ces propositions par un cercle couvrant une aire.

L'intersection ce n'est pas l'addition, car il peut y avoir à chacun des deux champs une partie commune.

(p68->) L'énoncé de Morgan s'exprime ainsi : que dans l'ensemble formé par ces deux champs couverts par les deux propositions en cause.



La négation de l'intersection, à savoir : ce qu'il en est de ce que A et B soient ensemble représentés par la réunion de la négation de A, Ce qu'il en est de la négation : c'est la partie de B et de la négation de B, c'est-à-dire cette partie de A.

Vous voyez quelque chose qui reste, qui est accepté, la réunion de ces deux négations; une formule si simple, s'est trouvée prendre une telle portée dans le développement de la logique symbolique est considérée comme fondamentale au titre de ce qu'on appelle le "*principe de dualité*", qui s'exprime ainsi sous sa forme plus générale.

Si nous portons la chose sur le plan de ce qui vient au fondement de la formulation du développement mathématique, à savoir : la théorie des ensembles, la théorie des ensembles qui, sous une forme masquée, introduit quelque chose qui permet de faire le fondement de ce qui est le développement de la pensée mathématique, c'est ce que d'une façon masquée, je vous ai appris à distinguer du sujet de l'énoncé comme étant le sujet de l'énonciation et se trouve dans la définition de l'ensemble comme tel ; le sujet de l'énonciation s'y trouve "*gelé*", il y reste impliqué pour autant que

la théorie des ensembles est ce qui permet du développement de la pensée mathématique de dérouler l'exposé, d'assurer la cohérence au champ, est le progrès d'intervention de la démarche propre du développement mathématique, qui n'est pas celle d'une tautologie, qui a sa fécondité propre et par ce ressort qui lui est essentiel et qu'on appelle le raisonnement par récurrence, ou champ de "l'induction complète".

Ceci, pour être mis en valeur, exige le recours à la temporalité, à la démarche du raisonnement par ce quelque chose qui est constitutif du raisonnement par la récurrence.

Au niveau de la théorie des ensembles. nous avons à chercher un appareil qui permette de symboliser ce qui est assuré du développement mathématique et qui, dans l'acte de l'énonciation, s'isole comme le sujet de l'énonciation. C'est cela, qui, dans la notion d'ensemble, est très précisément pour autant qu'elle se tonde sur la possibilité de l'ensemble vide comme tel, c'est cela où s'assure d'une façon voilée. le sujet.

Au niveau de la théorie des ensembles, la théorie de Morgan s'exprime ainsi : que toute formule, ensemble vide, le signe, l'intersection, en substi-(p68->)tuant l'ensemble à l'ensemble vide, à l'ensemble vide un ensemble, à la réunion de l'intersection, nous conservons la valeur de vérité qui a pu être établie dans la première formule,

$$\begin{array}{c} E \emptyset U \cap \\ \emptyset E \cap U \end{array}$$

Tel est ce que veut dire, que nous substituons au : je pense donc je suis, ce quelque chose qui exige que nous le regardions de plus près dans son maniement mais qui peut s'articuler comme quelque chose dont le coût de la réunion est à regarder de plus près et qui unit un « *je ne pense pas* » avec un « *je ne suis pas* ».

Aussi bien ces deux "ne pas" ne sont-ils pas, bien entendu, partis de cette dimension de l'ensemble vide pour autant qu'elle supporte ce quelque chose de défini par l'énonciation, à quoi sans doute il se peut que rien ne réponde, mais qui est établi comme tel. Cet ensemble vide en tant que représentant le sujet de l'énonciation force à prendre sous une valeur qui est à examiner, la fonction de la négation. Assurément, depuis toujours, et au simple examen de l'énoncé, l'ambiguïté de la négation prise dans son usage simplement grammatical est-elle absolument évidente. Prenons le : "*je ne désire pas*", il est clair que ce "*je ne désire pas*", à lui tout seul, est fait pour nous faire demander sur quoi porte la négation, si c'est un "*je ne te désire pas*" transitif, il implique l'indésirable de mon fait, il y a quelque chose que je ne désire pas. La négation aussi. Énoncer que ce n'est

pas moi qui désire, impliquant que je me décharge d'un désir qui peut aussi bien être ce qui me porte tout en étant pas moi, mais encore, reste-t-il que cette négation peut vouloir dire qu'il n'est pas vrai que je désire, que le désir soit de moi ou de pas moi, n'a rien à faire avec la question,

C'est vous dire que cette dialectique du sujet, pour autant que nous essayons de l'ordonner, de la délinéer entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation, c'est là une oeuvre bien utile et spécialement au niveau où nous reprenons aujourd'hui l'interrogation du *Cogito* de Descartes, C'est ce qui peut nous permettre de donner le sens véritable, la situation exacte à ce qui par Freud s'en modifie et se propose à nous sous ces deux formes qui s'appellent l'inconscient, qui sont pour nous ce qu'il s'agit de distinguer à la lumière de cette interrogation du *Cogito* de Descartes.

Que le *cogito* soit discuté, c'est un fait dans le discours philosophique, c'est ce qui permet d'y entrer nous-mêmes avec l'usage où nous entendons le faire servir puisque aussi bien ce certain flottement qui peut y rester témoigne de quelque chose où il devrait se compléter. Si le *cogito* dans l'histoire de la philosophie est une date, pourquoi ? C'est que pour le dire, il substitue au rapport pathétique, (p70->) au rapport difficile qui avait fait toute la tradition de l'interrogation philosophique, qui n'était que celle du rapport du penser à l'être.

Allez l'ouvrir, non à travers les commentateurs, mais directement, ce sera pour vous plus facile si vous le savez, ou pas, il y a de bonnes traductions, des commentaires, suffisants en anglais de la métaphysique d'Aristote, celle de Tricot, le commentaire T(h)omiste.

Vous vous apercevrez de tout ce qui a pu s'accumuler de critiques, ou d'exégèses, autour de ce texte, que tel scoliaste *nous* dit que tel passage est discutable. Combien, pour *un* lecteur primaire toutes ces questions apparaissent vraiment secondaires après.

Dans cette lecture, une chose vous frappera, du registre de ce que j'ai appelé le pathétique. Quand vous verrez à tout instant se renouveler et rejaillir dans ce quelque chose qui semble porter la trace du discours formulé, de cette interrogation, ce qu'il en est du rapport de la pensée et de l'être et comment vous verrez surgit tel terme.

La dignité qui est celle qui a préservé du penser au regard., de ce qui doit le rendre à la hauteur de ce qu'il en est de ce qu'on veut saisir, non l'étant en ce qui est, mais ce qui par où l'être se manifeste, l'être en tant qu'être, a-t-on dit, mauvaise traduction.

τὸ γὰρ ἔστιν ἔστιν τὸ γὰρ ἔστιν ἔστιν

Ce n'est certes pas l'être en tant qu'être qui convient pour le traduire, puisque vous savez le grec, tournure pas seulement littéraire. Ce trait

être du je, hors du discours, c'est bien la question que tranche le *cogito* cartésien, encore faut-il voir comment il le fait.

C'est pour en poser la question que nous avons introduit ces guillemets autour de l'*ergo sum*, si subversif dans sa portée naïve, si l'on peut dire, qui en font un *ergo sum* cogité dont en somme le seul être tient dans ce : *ergo*, qui lui, dans l'intérieur de sa pensée, se présente pour Descartes comme le signe de ce qu'il articule lui-même a plusieurs reprises, et aussi bien dans le discours de la méthode que dans les cogitations, que dans les principes, c'est-à-savoir : comme un *ergo* de nécessité.

Mais si seulement cet *ergo* représente cette nécessité, est-ce que nous ne pouvons pas voir ce qui résulte de ceci : que l'*ergo sum* n'est que refus du dur chemin d'une pensée à l'être et du savoir qui doit, ce chemin, le parcourir. Il prend cet *ergo sum*, le raccourci d'être celui qui pense.

Mais à penser qu'il n'est pas besoin l'étant sur le parcours où il tient son être puisque déjà la question s'assure elle-même de sa propre existence.

N'est-ce pas là se placer comme ego, hors de la prise dont l'être peut étreindre la pensée. Se poser : ego : je pense, comme pur pense-être, comme subsistant d'être le je d'un " *ne suis pas*" local.

(p72- >) Ce qui veut dire : je ne suis qu'à ce que la question de l'être soit éludée. Je me passe d'être, je ne suis pas, sauf là où nécessairement je suis pour pouvoir le dire ou pour mieux dire où je suis, ou pour pouvoir le faire dire à l'autre, car c'est bien là la démarche quand vous la suivez de près dans Descartes.

C'est en ceci, que c'est une démarche féconde qui a le même profil que celle du raisonnement par récurrence qui est en quelque sorte ceci : de mener l'autre sur un chemin, longtemps, sur un chemin qui est celui d'un renoncé, à tel et tel, bientôt à toutes les voies du savoir, et à un tournant, de le surprendre en cet aveu, que là au moins, de lui avoir fait parcourir ce chemin, il faut bien que je sois.

Que la dimension de cet autre qui est si essentielle, qu'on peut dire, qu'elle est au nerf du *cogito*, et que c'est elle qui constitue proprement la limite de ce qui peut se définir et s'assurer au mieux, comme l'ensemble vide que constitue le : je suis, dans cette référence, où je, en tant que je suis, se constitue de ceci : de ne contenir aucun élément.

Ce cadre ne vaut, que pour autant que le " *je pense* ", je le pense, c'est-à-dire que j'argumente le *cogito* avec l'autre, " *Ne suis pas* " signifie qu'il n'y a pas d'éléments de cet ensemble, qui, sous le terme du "je" existe, *ego surin sive cogito* mais sans qu'il y ait rien qui le meuble.

Cette rencontre rend clair que le "je pense" ait un semblable habillement, si ce n'est pas au niveau du je pense, qui prépare cet aveu

d'un ensemble vide qu'il s'agit, c'est du vidage d'un autre ensemble, c'est après que Descartes ait fait la mise à l'épreuve, à tous les accès au savoir qu'il ait fondé cette pensée à proprement parler, de l'évitement de l'être pour n'être avide que de certitude et qui en résulte ceci *que* nous avons déjà appelé : vidage, qui se termine par cette interrogation, à savoir : *si* cette opération comme telle, ne suffit pas à donner de l'ego, la seule et véritable substance.

C'est bien de là pour autant que nous en saisissons l'importance, que devient seulement pensable, comme par un fil conducteur, ce dont il va s'agir quand Freud nous apporte quoi ? Ce qui *en* résulte dans ce qu'il appelle, pour employer ses propres termes, non pas le fonctionnement mental, comme on le traduit faussement d'allemand en anglais, mais le psychisme, l'évènement psychique, dont il ne reste rien dans ce sur quoi Freud s'interroge, de quelque chose qui puisse ranimer, raviver, la pensée de l'être au-delà de ce que le *cogito* lui a désormais assigné comme limite,

En fait, l'être est si bien exclu de tout ce dont il peut s'agir, que pour entrer dans cette explication, je pourrai dire qu'à reprendre une de mes formules familières, celle de la *Verwerfung*, c'est bien de quelque chose de cet ordre qu'il s'agit si quelque chose s'articule de nos jours qui peut s'appeler la fin d'un humanisme qui ne date pas d'hier, ni d'avant-hier, ni du moment où M. Foucault veut l'articuler, ni moi-même, qui est chose faite depuis longtemps.

(p73->)

C'est en ceci : que la dimension nous est ouverte qui nous permet de découvrir comment joue, selon la formule que j'en ai donnée, cette *Verwerfung*, en rejet de l'être. Ce qui est rejeté du symbolique, ce que j'ai dit dans mon enseignement et qui reparaît dans le réel.

Si quelque chose qui s'appelle l'être de l'homme, est en effet ce qui à partir d'une certaine date, est rejeté, nous le voyons reparaître dans le réel, sous une forme tout à fait pleine, l'être de l'homme pour autant qu'il est fondamental dans notre anthropologie, il a un nom où le mot d'être se retrouve dans son milieu, où il suffit de le mettre entre parenthèses, et pour trouver ce nom et aussi bien ce qu'il désigne, il suffit de sortir de chez soi, un jour à la campagne pour faire une promenade et traversant la route, vous rencontrez un lieu de camping, ou plus exactement tout autour ce que vous trouvez le cercle marquant d'une écume, ce que vous rencontrez, c'est cet être de l'homme, qui reparaît dans le réel, qui s'appelle le détrit.

Ce n'est pas d'hier, nous savons que l'être de l'homme en tant que rejeté, c'est là ce qui reparaît sous la forme de ces menus cercles de fer tordus, autour des cercles habituels de campeurs où nous trouvons une certaine accumulation, pour peu que nous soyons préhistoriens ou archéologues, nous

devons présumer que ce rejet de l'être doit avoir quelque chose qui n'est pas apparu la première fois avec Descartes, avec les origines de la science, mais peut-être qui a marqué chacun des franchissements essentiels qui ont permis de constituer sous des formes périssables et toujours précaires les étapes de l'humanité.

Je n'ai pas besoin de réarticuler devant vous dans une langue que je ne pratique pas, et qui le rendrait imprononçable, ce qu'on désigne comme signal, de telle phase du développement technologique sous la forme de ces amoncellements de coquillages qu'on trouve dans certaines zones de ce qui nous reste de civilisation préhistorique.

Le détritius est le point à retenir qui représente, pas seulement comme signal, comme quelque chose d'essentiel autour de quoi va tourner pour nous ce qui va en être de ce que nous avons à interroger de cette aliénation

L'aliénation a une face patente, qui n'est pas que nous sommes l'autre, ou que les autres comme on le dit, en nous reprenant nous défigurant ou nous déforment. Le fait de l'aliénation n'est pas que nous soyons repris, représentés dans l'autre, mais il est essentiellement fondé, au contraire, sur le rejet de l'Autre, pour autant que cet Autre est ce qui est venu à la place de cette interrogation de l'être autour de quoi je fais tourner aujourd'hui essentiellement, la limite, le franchissement du *cogito*.

Plût au ciel, donc, que l'aliénation consistant en ce que nous nous trouvions au lieu de l'Autre, à l'aise. Pour Descartes c'est ce qui lui permet l'allégresse de sa démarche et dans les premières réglées qui représentent son oeuvre (p74->) originelle, de jeunesse, celle dont le manuscrit fut plus tard retrouvé et reste d'ailleurs toujours perdus dans les papiers de Leibniz.

Le *sum ergo deus* est, le prolongement du *cogito ergo sum*. L'opération bien sûr, est avantageuse, qui laisse tout entière à la charge d'un autre qui ne s'assure de rien d'autre que de l'instauration d'un être comme étant l'être du je, un autre que le Dieu de la tradition judéo-chrétienne facilite d'être celui qui s'est présenté lui-même d'être : je suis ce que je suis. Est-ce assurément ce fondement fidéiste qui reste si profondément ancré encore dans la pensée au niveau du XVIIème siècle, c'est celui-là, qui précisément n'est pas tellement pour nous soutenable c'est de ce qu'il soie rayé subjectivement et nous aliène réellement. C'est ce que j'ai déjà illustré de cette : liberté ou la mort. Merveilleuse intimation sans doute, qui, dans cette intimation ne refuserait, cet autre par excellence qu'est la mort, moyennant quoi, je vous ai fait remarquer qu'il lui reste la liberté de mourir.

Dans des domaines, pour ce que déjà les stoïciens formulent dans le : et *num proper vitam, vivadi perdere causas*, pour ne pas le perdre, est-ce que vous allez perdre la vie ?

Les choses ne se disent déjà ici assez clairement, mais pour nous, ce dont il s'agit, est de savoir ce qui va en être dans ce : ou je ne pense pas, ou je ne suis pas. Je veux dire : je, comme : ne suis pas.

Quel va être le résultat, le résultat où nous n'avons pas le choix à partir du moment où ce "je" comme instauration de l'être a été choisi, nous n'avons pas le choix. C'est "le je ne pense pas" vers quoi il nous faut aller, car cette instauration du je, comme pur et uniquement fondement de l'être, est précisément ce qui, dès lors, met un terme, j'entends un point final à toute interrogation, à toute démarche qui ferait autre chose de la pensée que ce que Freud a fait avec son temps, avec la science.

Das Denken, écrit-il dans la formulation sur le double principe de l'évènement psychique, ce n'est rien d'autre qu'une formule, une formule d'essai, en quelque chute de frayage qui est toujours à faire avec le moindre investissement psychique qui nous permet d'interroger, de tracer aussi bien la voie par où nous avons à trouver satisfaction de ce qui nous presse, de ce qui nous stimule par quel-que démarche tracée dans le réel.

Ce "je ne pense pas" est essentiel, c'est là où nous avons à nous questionner de ce qui en résulte de la perte résultant du choix. Je ne suis pas, bien sûr, en lui-même, tel que nous l'avons tout à l'heure fondé, à savoir comme essence je, lui-même, est-ce à ceci que se résume la perte de l'aliénation ?

Certainement pas, précisément, quelque chose apparaît qui est forme de négation, mais de négation qui ne porte point sur l'être, mais sur le je lui-même, en tant que fondé sur le "je ne suis pas".

(p75- >) Connexe au choix du "je pense pas" quelque chose surgit dont l'essence est de n'être "pas je" à la place même de l'ergo en tant qu'il est à mettre à l'intersection du "je pense" au "je suis", qui se supporte comme être de cogitation, cet ergo, en cette place même, apparaît qui se sustente de n'être pas je. Ce "pas je", essentiel à articuler, pour être ainsi dans son essence, c'est ce que Freud nous apporte au niveau du second pas de sa pensée.

Là est le plus grand danger d'erreur. A l'approche moi-même (dans le *wo est war...*) je n'ai pas pu bien faire sentir où gît l'essence qui constitue le ça, et qui rend si ridicule ce en quoi, me semble tomber infailliblement, quiconque à ce sujet reste dans les sentiers psychologiques, c'est-à-dire, en tant qu'il s'hérite de la tradition philosophique antique, que de là, il fait quelque chose qui est, le "ça" sera toujours pour ceux-là, ce que tel imbécile m'a corné aux oreilles pendant dix ans de voisinage : que le ça est un mauvais moi.

Il ne saurait d'aucune façon être formulé quelque chose de semblable, et pour le concevoir, il est important de s'apercevoir que ce "ça", dans cette

étrange animalique positivité qu'il prend d'être le " pas " de ce je qui, paraissant ce "je ne suis pas", ce que cela peut vouloir dire, de quel étrange complément peut-il s'agir dans ce "pas je" ?

Il faut savoir l'articuler, le dire, qu'effectivement toutes nos délinéations de ce dont il s'agit dont le ça nous l'articule, le ça, donc il s'agit, n'est assurément bien sûr d'aucune façon la première personne, comme c'est une véritable erreur, qui sera rejetée au rang du grotesque, il faut bien le dire, quelque soit le respect que nous portions au nom de l'histoire à son auteur, d'avoir été amené à produire que toute la psychologie de Freud était une psychologie à première personne, et que tel de mes élèves, au cours de ce petit rapport qui fait partie de l'opuscule que je vous ai distribué la dernière fois, se soit cru obligé d'en repasser par là, pour avoir un instant l'illusion que c'était même une voie par laquelle je vous aurais mené à formuler comme il est bien forcé après avoir formulé le contraire, est en soi-même une sorte de bluff ou d'escroquerie, car ceci n'a rien à faire dans la question : le ça n'est ni la première, ni la seconde personne, ni même la troisième, la troisième serait celle donc on parle.

Nous nous approchons un peu plus des énoncés tels que : " ça brille " "ça pleut", "ça bouge ", mais c'est encore tomber dans une erreur que de croire que ce "ça ", ce serait « ça » en tant qu'il s'énonce soi-même.

Encore quelque chose qui ne donne pas assez en relief le « ça » dont il s'agit. Ca est ce qui, dans le discours, en tant que structure logique, est tout ce qui n'est pas je, c'est-à-dire : tout le reste de la structure.

Quand je dis "structure", structure logique, entendez-là : grammaticale. Ce n'est pas rien que le support de ce dont il s'agit dans la pulsion, c'est-à-dire, le fantasme, puisse s'exprimer ainsi à " un enfant est battu " .

(p76->) Aucun commentaire, aucun méta-langage ne rendra compte de ce qui s'introduit au monde dans une telle formule. Rien ne saurait le redoubler, ni l'expliquer. La structure de la phrase : un enfant est battu, ne se commence pas, elle se montre. Il n'y a aucune physis qui puisse rendre compte qu'un enfant soit battu.

Il peut y avoir dans la physis quelque chose qui nécessite qu'il se cogne, mais qu'il soit battu, c'est autre chose, Et que ce fantasme soit quelque chose de si essentiel dans le fonctionnement de la pulsion est quelque chose qui nous fait simplement nous rappeler ce que de la pulsion j'ai démontré devant vous, à propos de la pulsion scopophylique, ou à propos de la pulsion sado-masochiste, que c'est tracé, que c'est montage grammatical, dont les inversions, les réversions, les complexifications ne s'ordonnent pas autrement dans l'application de divers renversements, de négations partielles et choisies, qu'il n'y a d'autre façon de faire fonctionner la relation du "je" en tant qu'être au monde, qu'à en passer par

cette structure grammaticale qui n'est pas autre chose que l'essence du ça. Je ne veux pas aujourd'hui, vous refaire cette leçon, j'ai un champ suffisant à parcourir pour qu'il faille que je me contente de marquer ce qui est l'essence du "ça" en tant qu'il n'est pas je.

C'est, le reste de la structure grammaticale et il n'est pas hasard, Freud remarque, dans l'analyse d'un enfant est battu, jamais le sujet, le *ich*, le je, qui pourtant y doit prendre place, pour nous dans la reconstruction que nous en faisons, dans la *Science des Rêves*, que nous allons lui donner dans l'interprétation nécessaire, à savoir : qu'à un moment que ce soit lui qui soit le battu.

Dans l'énoncé du fantasme, dit Freud, ce temps – et pour cause – n'est jamais avoué, car le je, comme tel, est précisément exclu du fantasme.

Nous ne pouvons rendre compte de ceci, qu'à marquer la ligne de division complémentaire, le je qui parle, ce pur être qui est comme un refus de l'être avec ce qui reste comme articulation de la pensée et qui est la structure grammaticale de la phrase.

Ceci ne prend sa portée et son intérêt que d'être rapproché de l'autre élément de l'alternative, à savoir : de ce qui va y être perdu.

La vérité de l'aliénation ne se montre que dans la partie perdue.

Si vous suivez mon articulation de "*je ne suis pas*", il est important de saisir que c'est bien là l'essentiel de ce dont il s'agit dans l'inconscient, car tout ce qui, de l'inconscient relève se caractérise dans ce que sans doute un seul disciple de Freud a su maintenir comme un trait essentiel, à savoir : par la surprise, le fondement de cette surprise tel qu'il apparaît au niveau de toute interprétation véritable, n'est rien d'autre que cette dimension du "*je ne suis pas*" et elle est essentielle à préserver comme caractère révélateur dans cette phénoménologie.

(p77->) C'est pour cela que le mot d'esprit est le plus révélateur et le plus caractéristique des effets que j'ai appelé : *les formations de l'inconscient*. Le rire dont il s'agit, se produit au niveau de ce "*je ne suis pas*". Prenez n'importe quel exemple, et pour prendre le premier, celui : du millionnaire. N'est-il pas manifeste que l'effet de dérision de ce que dit M. Hyacinthe quand il dit qu'avec Salomon de Rotschild il est dans une relation tout à fait millionnaire, résonne de l'inexistence de la position du riche pour autant qu'elle n'est que fiction. C'est ce quelque chose, où celui qui parle, où le sujet se trouve dans cette inexistence même, où il est réduit lui-même à une sorte d'être, pour qui il n'y a de place nulle part, que réside l'effet de dérision de ce millionnaire.

C'est là au contraire, le contraire de ce qui se passe quand nous définissons le ça.. Vous avez pu reconnaître dans cette référence à la structure grammaticale, qu'il s'agit d'un effet de sens. Nous avons à faire à

la *Bedeutung*, c'est-à-dire, que là oh je ne suis pas, ce qui se passe, c'est quelque chose que nous avons à repérer de la même sorte d'inversion qui nous a guidés tout à l'heure : le je, du je ne pense pas, s'inverse, s'aliène lui aussi en quelque chose qui est un pense chose.

C'est ceci qui donne son véritable sens à ce que Freud donne de l'inconscient : qu'il est constitué par les représentations de choses.

Ce n'est nullement un obstacle à ce que l'inconscient soit structuré comme un langage, il ne s'agit pas de la chose indicible, mais de l'affaire parfaitement articulée pour autant qu'elle prend le pas comme *Bedetung* sur quoi que ce soit qui puisse l'ordonner pour désigner ce qu'il en est de l'inconscient quant au registre de l'existence et de son rapport avec le je.

De même, nous avons vu que le ça est une pensée mordue de quelque chose qui est, non pas le retour de l'être, mais comme d'un désêtre, de même, l'inexistence au niveau de l'inconscient est quelque chose qui est mordu d'un je pense qui n'est pas "je", et ce je pense qui n'est pas "je", dont à pouvoir un instant le réunir avec le ça, je l'ai indiqué comme un "ça parle". C'est pourtant un court-circuit et une erreur.

Le modèle de l'inconscient c'est un "ça parle" sans doute, mais à condition qu'on s'aperçoive bien qu'il ne s'agit de nul être, à savoir : que l'inconscient n'a rien à faire avec ce que Platon en a su conserver comme étant le niveau de l'enthousiasme. Il peut y avoir du Dieu dans le "ça parle", mais ce qui caractérise la fonction de l'inconscient, c'est qu'il n'y en a pas. Si l'inconscient pour nous, doit être certes, situé et défini, c'est pour autant que la poésie de notre siècle n'a plus rien à faire avec celle qui fut la poésie d'un Pindare.

(p78->) Si l'inconscient a joué un rôle de référence telle, dans tout ce qui s'est tracé d'une nouvelle poésie, c'est précisément dans cette relation d'une pensée qui n'est rien que de n'être pas le "je" du "je ne pense pas" pour autant qu'elle vient mordre sur le champ du je en tant que je "ne suis pas".

Si des deux cercles que nous venons d'adopter comme représentant les deux termes, un seul arrive à l'accès dans leur aire de l'aliénation, si ces deux termes ne s'opposent comme constituant des rapports différents du "je" dans la pensée de l'existence, c'est pour qu'à regarder de plus près, les cercles où ceci vient se cerner, vous voyez que dans un temps ultérieur s'achève cette opération en un 4ème terme, *terme quadrique*. Que ce "je ne pense pas", appelé non à se conjoindre non pas au "je ne suis pas", mais en quelque sorte à ce qu'ils s'éclipsent, s'occulent l'un l'autre en se recouvrant, c'est à la place du "je ne suis pas que le ça » va venir, bien entendu, le positivant en un "je suis ça".

Il n'est que de pur impératif, d'un impératif qui est celui que Freud a

formulé dans le "wo es war, sol ich werden", Si ce vo es war est quelque chose, il est ce que nous avons dit tout à l'heure.

Si *ich* "seul doit y verdir", c'est qu'il n'y est pas. Ce n'est pas pour rien que j'ai rappelé tout à l'heure le caractère exemplaire du sado-masochisme, Il est sûr que l'année ne se passera pas sans que nous ayions à interroger de plus près ce qu'il en est de ce rapport du "je" comme essentiel de la structure du masochisme.

Je rappelle simplement le rapprochement que j'ai fait de l'idéologie sadienne avec l'impératif de Kant.

Ce *soll ich werden* peut être aussi impraticable que le devoir kantien. C'est pour autant que c'est que je n'y sois pas que le je est appelé, non pas comme on l'a écrit, qu'au moins ici, sa référence nous serve à déloger le ça, mais à s'y loger, et si vous me permettez cette équivoque, à se loger dans sa logique.



Inversement ce qui peut arriver aussi, c'est que le passage d'où un cercle est en quelque sorte occulté, éclipsé par l'autre, et se produise en sens inverse, c'est que l'inconscient en son essence poétique et de *Bedeutung*, vienne à la place de ce « *je ne pense pas* » et ce qu'il nous révèle, c'est justement ce qui, dans la *Bedeutung* de l'inconscient est frappé de je sais quelle caducité dans la pensée, de même que dans le premier titre d'occultation, ce que nous avons c'est à la place du "je ne suis pas", la révélation de quelque chose qui est la vérité de la structure, Nous verrons quel est ce f'acteur, nous verrons que c'est l'objet « a ».

(p79->) De même, dans l'autre forme d'occultation, de défaut de la pensée, ce trou dans la *Bedeutung*, ceci à quoi nous n'avons pu accéder qu'après le chemin entièrement tracé par Freud du procès de l'aliénation, son sens, sa révélation, de l'incapacité de toute *Bedeutung* à couvrir ce qu'il en est du sexe.

L'essence de la castration, c'est ce qui, dans cet autre rapport d'occultation et d'éclipse, se manifeste en ceci : que la différence sexuelle ne se supporte que de la *Bedeutung* de quelque chose qui manque sous l'aspect du phallus.

Je vous aurais aujourd'hui, donné le tracé, l'appareil, autour de quoi nous allons pouvoir reposer un certain nombre de questions, puissiez-vous avoir entrevu le pas privilégié qui joue comme opérateur de l'objet "a", seul

élément resté encore caché dans l'explication aujourd'hui.

note : bien que relu, si vous découvrez des erreurs manifestes dans ce séminaire, ou si vous souhaitez une précision sur le texte, je vous remercie par avance de m'adresser un [email](#). [Haut de Page](#)
[commentaire](#)